

LES ANNÉES



Il faut l'écouter parler et dérouler une existence extraordinaire, de l'enfance paria jusqu'à la reconnaissance de jeune peintre fêté, en passant par la révélation de l'amour fou. Exposé chez **Loo & Lou**, l'artiste et écrivain **Serge Rezvani** est un enchantement fait homme.

PAR FABRICE GAIGNAULT
PHOTO LAURA STEVENS

JE ne l'avais jamais rencontré, et puis soudain, nous ne nous sommes plus quittés entre un déjeuner au Dôme, un après-midi chez lui, un autre repas chez Loo & Lou, sa galerie, jusqu'au lendemain soir, lors de son vernissage, où je le trouvai, entre deux jeunes femmes, assis accoudé le buste en arrière, les jambes allongées à la manière d'un jeune homme un peu crâneur qui aurait toute sa vie devant lui, une vie qu'il contemple avec un tranquille amusement, du haut de ses 96 ans. Mais d'abord, remontons le cours du temps quelques instants. C'était l'année de nos seize ans en pension, dans le nord de Paris. Ils s'appelaient

Nicolas Tourlière, Frédéric Vassort, Jérôme Chalou. Nous nous repassions comme deux précieux talismans les éditions en Livre de Poche des *Années lumière* et *Les années Lula* d'un certain Serge Rezvani. Enchanteresses autobiographies romanesques d'un artiste qui y contait, entre autres, ses années de dèche à Paris et la rencontre de l'amour fou avec une certaine Lula. Nous rêvions de Lula et de rencontrer son âme-sœur dans une fête, apparition sublime, qui s'avancerait vers nous avec un petit plateau plein de mandarines, ainsi qu'elle le fit un soir de 1950, en tendant un fruit au peintre, « dans la buée d'un sourire ». Cette jeune femme en tailleur vert sombre qui se pencha vers Rezvani, cette nuit-là chez le

ES REZVANI



Repentir IV B, 1962/1992, 146 x 146 cm. Huile sur toile, Vue d'exposition, 2024 © Aurea Calcavecchia.

peintre François Arnal, partagera sa vie pendant plus de cinquante ans.

Le timbre juvénile de sa voix possède une douceur veloutée. L'ouïe est intacte, ou presque. Le regard vierge de lunettes est rempli d'une bienfaisante curiosité pour son interlocuteur, une attitude tendre et attentive où affleure un certain détachement amusé devant la frénésie épileptique et vaine de ses semblables, me faisant penser en l'observant à cette réflexion de son ami Arnal, disparu en 2012 : « On ne sait rien du tout, d'où on est, où on va, sauf qu'il faut aimer la vie, la vie... et j'aime la vie. » Serge Rezvani me reçoit chez lui, non loin du jardin du Luxembourg qu'il parcourt chaque jour d'un pas

rapide pendant une bonne heure, après son déjeuner au Dôme. La curiosité des autres, la marche quotidienne et peu d'excès sa vie durant, hormis imagine-t-on le sexe, expliquent sans doute cette longévité lucide hors-norme. *No sport no botox*. Nul besoin d'en faire trop pour épouser le rythme des saisons à la manière d'un animal blanchi sous le harnais à la sagesse revigorante. En observant ce cas de la nature se mouvant avec la souplesse d'un chat, passant du coq à l'âne, me montrant la guitare avec laquelle il a composé tant de chansons célèbres, du *Tourbillon à La mémoire qui flanche*, cette guitare qu'il empoigne dans *Jules et Jim* pour accompagner son amie Jeanne Moreau, je songe un instant avoir saisi au vol ce

Autoportrait, 53 x 43 cm, Stylo à bille et encre de Chine, Vue d'exposition, 2024 © Aurea Calcavecchia.

temps perdu que recherchait ce cher Marcel, comme si une vertigineuse faille spatiotemporelle s'ouvrait sous mes pieds pour me laisser entrevoir un moment suspendu sans commencement ni fin.

LA SOUPE MERVEILLEUSE

Cet homme né à Téhéran d'un magicien iranien et d'une violoniste juive d'origine russe partie en 1938 mourir du cancer à Varsovie, est une variété de Shéhérazade au masculin. Passer quelques heures avec lui équivaut à remonter le cours de l'histoire jusqu'aux rives dangereuses de l'Occupation qu'il passa à partir de 14 ans dans des hôtels montparnos de troisième zone, parfois réveillé la nuit par des descentes d'Allemands, évitant plus d'une fois une déportation certaine grâce à une fausse identité. Nous voici maintenant dans l'immédiate après-guerre à l'atmosphère de brouillard et de suie où le tout jeune homme famélique survit en échangeant une toile contre un repas quotidien pendant un an à la Soupe merveilleuse, estaminet du boulevard Montparnasse où vient se réchauffer une génération de rapins déguenillés. Voici encore l'après-guerre avec ces personnages entre chien et loup, ces visages oubliés, que j'avais entrevus dans des livres et revus tels ce Monny de Bouilly dont me revenait le nom par sa fréquentation du groupe surréaliste et peut-être davantage encore par celle du Grand Jeu. L'écrivain et poète d'origine roumaine marié à Paulette, la mère de Jacques et Claude Lanzmann, fut un temps le beau-père de Rezvani lorsque celui-ci épousa la sœur des garçons, la comédienne Evelyne Rey, qui se



pour lequel l'artiste illustra à 17 ans le poème *Elle se fit élever un palais dans la forêt* à partir de bouts de cageots trouvés dans la rue, peints et découpés afin d'en tirer des impressions gravées, d'autant plus touchantes que les mots d'Éluard, tirés à seize exemplaires, préfigurent son histoire d'amour avec Lula. Voici que surgissent la figure encourageante de Jean Cocteau, celle de Jean Cau faisant du trafic de cigarettes à Montmartre avant d'écrire à Sartre pour qu'il l'engage comme secrétaire,

« ÊTRE RICHE N'ÉTAIT PAS MON PROBLÈME, LES CHANTS D'OISEAUX ME SUFFISAIENT »

suicidera à 36 ans. De cette époque, Rezvani conserve des souvenirs plus que mitigés de Claude dont certains de ses ouvrages brossent un portrait sévère.

Dans le salon de l'immeuble 70 avec moquette et chauffage intense, où trône un piano, aux murs habités de certains de ses toiles et dessins, dont certains à la puissance de feu, Rezvani déplie une existence d'où surgissent des fantômes envolés vers d'autres cieux depuis une éternité ou presque. Cela m'évoque d'une façon poignante un dîner tout jeune avec le très âgé peintre et écrivain Michel Georges-Michel qui se souvenait bien de ses conversations avec Verlaine et Toulouse-Lautrec... Chez Rezvani, voici que surgit Paul Éluard

et celle, aristocratique, de son aîné Nicolas de Staël : « il aimait bien mes toiles. Il me disait : « confiez-moi vos tableaux. Je vais vous les vendre ! » Mais je n'ai jamais voulu. J'étais orgueilleux à cette époque. Nicolas était très beau et possédait quelque chose de la tige qui a poussé trop vite. Son succès a tenu en partie à un hasard extraordinaire : un peintre américain raté improvisé marchand d'art s'était fait éconduire un jour d'hiver par Braque auquel il voulait proposer ses services. De dépit, celui-ci avait englouti une bouteille de whisky sur le trottoir et roulait dans le caniveau, lorsque, sortant de son atelier voisin, Nicolas s'était pris de pitié pour l'ivrogne et l'avait invité à venir se réchauffer chez lui.



Sans titre de la série Effigies, 130 x 81 cm, Huile sur toile, Vue d'exposition, 2024 © Aurea Calcavecchia.

Rezvani et un groupe d'artistes sous l'appellation Les Mains éblouies, mais aussi chez Heinz Berggruen, chez Lucien Durand... L'un d'entre eux que nous aurons la charité de ne pas citer ici se distingue par des mœurs de grippe-sous sadique et répugnant, lâchant à ses pieds quelques pièces lorsque la faim pousse le jeune homme à pousser la porte de la galerie. Il n'a bientôt plus qu'une envie, fuir, loin de l'agitation parisienne et d'une mondanité exécrée. Le vagabond de partout et de nulle part né à Téhéran, grandi comme Modiano dans des pensions lugubres, abandonné par une mère étrange et perdue, délaissé par un père amateur de femmes et de fantaisies, entraîne Lula, née Danièle Adenot, « ce rayonnement de clarté, cette présence si charnelle, cette lumière

Enthousiasmé par ce qu'il découvrait, l'Américain était devenu son marchand aux États-Unis, avec le succès que l'on sait ».

LES MAINS ÉBLOUIES

C'est l'époque où Rezvani fréquente les déjà cités peintres François Arnal et Jacques Lanzmann, bien avant que ce dernier ne se lance dans l'écriture de chansons pour Jacques Dutronc, mais aussi le trop oublié Pierre Dmitrienko. « La guerre a été une coupure, il a fallu tout reprendre avec beaucoup d'ignorance, ce qui n'était pas mal. J'étais de la génération d'Olivier Debré, d'Alechinsky, de Raymond Mason, nous étions impressionnés par nos aînés Staël et Poliakoff qui, eux, souffraient de la présence écrasante de Picasso, Matisse et Braque. L'art est ainsi constitué de strates successives de créateurs qui s'admirent avec en tête la volonté de dépasser le modèle ». Les débuts sont prometteurs, avec un enchaînement d'expositions chez Maeght qui regroupe

de l'âme au regard d'ombre », vers des horizons de pins et de bleus, de lumière et de mer. Ce sera la Béate, une maison aux racines romaines posée à la sortie de la Garde-Freinet, dans les Maures, non loin de Saint-Tropez. « Des arbres millénaires, des fleurs partout, des rosiers qui grimpaient sur la façade, c'était une maison extraordinaire ». Là, Serge se remet à peindre, frénétiquement, cependant que Lula dessine des motifs de tissus. « J'aimais l'acte de peindre, j'aimais la vie qu'imposait l'acte de peindre, j'aimais l'extraordinaire tension qui me mettait hors de moi lorsque debout devant la toile je n'étais plus moi mais ce qui se faisait sur la toile. » Leur Thébaïde bienheureuse au milieu des bois devient le refuge d'un amour exploré jusqu'aux confins dans une fusion pouvant paraître presque inquiétante. Les deux cœurs scellés vivent de peu, accueillant les amis de passage, sans jamais les autoriser à dormir puisqu'il n'y a pas de chambre volontairement prévue à

**REZVANI,
PEINTURES**
Loo & Lou Gallery,
jusqu'au 18 mai,
looandlougallery.com

Sans titre de la série
Blanches, 2000, 122 x
194 cm, Huile sur toile,
Vue d'exposition, 2024
© Aurea Calcavecchia.



cet effet. « Voir de temps en temps des amis, bien sûr, mais les retrouver au petit-déjeuner, quelle horreur ! » Des barricades mystérieuses sont érigées entre le monde extérieur et cet étrange amphibène à deux sexes, androgyne siamois parlant et s'aimant d'une seule voix, ventriloque de leurs propres émotions et de leur singulière passion. Sans enfant, bien sûr. « Pourquoi s'encombrer d'un tiers lorsque l'on est si bien à deux ? » Puisqu'ils ne peuvent y séjourner, Jeanne Moreau et Jean-Louis Richard, son mari d'alors, décident d'acheter une maison à côté (trop près, d'après l'ours vite agacé...), puis c'est au tour du réalisateur anglais Tony Richardson d'acheter une propriété, le Nid du Duc, dont la piscine va devenir à la suite de séjours réguliers de David Hockney, le sujet de *Pool with two figures*, l'un des tableaux les plus célèbres du vingtième siècle. « Les Beatles et tout le cinéma mondial passaient chez Tony. Je me souviens d'un déjeuner avec Orson Welles s'exclamant devant la beauté de Lula, selon moi la plus belle femme du monde avec Ava Gardner : « Vous faites du cinéma ? » Réponse : « non, parce que je préfère la vie ! »

L'INCONSOLABLE DE LULA

Les jours, les semaines, les mois, les années passent, ponctués de visites de proches : Régis Debray, tout juste libéré des geôles du président Barrientos grâce à l'intervention du général de Gaulle, se perd dans les bois alentours (« j'ai compris pourquoi il s'était fait aussi facilement arrêter dans le maquis bolivien », sourit Rezvani), François Truffaut venu demander à Rezvani, compositeur de chansons à ses heures perdues, d'interpréter avec Jeanne Moreau *Le tourbillon* pour une séquence de *Jules et Jim*. Piqué au vif, Jean-Luc Godard, « un type antipathique », débarque à l'improviste dans sa grosse voiture américaine afin de lui extirper quelques chansons pour *Pierrot Le fou*. Ce sera *Ma ligne de chance* et *Jamais je ne t'ai dit que je t'aimerais toujours*, interprétés par Anna Karina. « J'ai gagné de l'argent avec mes chansons mais bien moins que prévue car, pour déposer un titre à la Sacem, il fallait à l'époque passer un examen de solfège et je n'y connaissais rien ; j'écrivais pour me détendre des trucs que je signalais Cyrus Bassiak (Va-nu-



À gauche : *Sans titre de la série Effigie*, 1961, Huile sur toile.

À droite : *Sans titre de la série Blanches*, 2000, 194 x 130 cm, Huile sur toile, Vue d'exposition, 2024
© Aurea Calcavecchia.

pieds en russe). La Sacem m'a obligé à cosigner mes morceaux avec des pros qui n'avaient rien à voir avec mes compositions. Ils ont touché des royalties importantes pendant des dizaines d'années, et cela continue avec quelques héritiers ». Serge Rezvani raconte cela, sans vraiment éprouver de la colère, comme si ce racket n'était que l'un des éléments parasites sans grande importance de sa tranquille traversée de l'existence où la peinture finit par être bannie au profit de l'écriture.

tombera dans la mer. Serge Rezvani est revenu vivre sur cette rive gauche qui fit les beaux jours de sa folle jeunesse d'affamé de nourriture et de peinture. Il songe un temps brûler ses grandes toiles dont il ne sait plus que faire jusqu'à ce qu'un ami, le comédien Éric Pierrot, l'empêche de commettre l'irréparable. Une centaine d'œuvres réalisées sur soixante-dix années, miroirs de ses années abstraites sur lesquels il est revenu des années plus tard et dont on peut découvrir certaines, majes-

« LA PEINTURE N'A JAMAIS ÉTÉ AUTRE CHOSE CHEZ MOI QU'UN ESPACE D'INTERROGATIONS »

En dépit d'expositions à l'Arc (l'ancienne appellation du Musée d'Art moderne) et ce qui était alors le tout nouveau Centre Pompidou, ses expositions marchaient moins bien, la valeur de ses toiles avait chuté. Dégoût. La créativité venait aussi à manquer, l'enfermant selon ses mots dans « une impasse totale ». La rédaction de romans, d'essais, de pièces de théâtre, de mémoires, le sauve. « Je n'aime pas me répéter, raison pour laquelle j'utilise des médiums différents, avec toujours le même souci de savoir ce qu'il y a dedans. Je me suis mis à écrire pour me délivrer de la peinture, l'état d'esprit du monde de l'art ne me plaisait plus. J'ai longtemps vécu de mes droits d'auteur et des miettes de mes chansons. Être riche n'était pas mon problème, les chants d'oiseaux me suffisaient ». Le couple parvient quand même à acquérir une maison à Venise où ils se rendent six mois par an. Atteinte d'Alzheimer, Lula la magnifique finit par mourir en 2004. Rezvani s'exile quinze ans au bord de

tueuses, intrigantes et puissantes, à Paris, à la Loo & Lou Gallery. « La peinture n'a jamais été autre chose chez moi qu'un espace d'interrogations. À Picasso qui disait volontiers « je ne cherche pas je trouve », je réponds : « j'ai cherché et je n'ai rien trouvé », m'affirme Rezvani. Voire. Derrière cet aveu teinté de modestie coquette se dissimule à peine le plaisir d'être à nouveau fêté dans le milieu de l'art, de plus dans une galerie appréciée pour ses choix heureux et persuadée, à raison, de la qualité de son travail. Une œuvre longtemps occultée par l'artiste lui-même, peut-être parce qu'à ses yeux rien n'est aussi grand et beau que l'amour porté à une femme. L'amour inconditionnel, sans négociation ou abdication possible. « Vivre est le plus beau tableau, le reste n'est que de la peinture », avait écrit si je me souviens bien, Kees Van Dongen dans une charmante biographie consacrée à Rembrandt. Vivre, c'est aimer. Et tout le reste est littérature ●